



HAL
open science

Le père dans la religion islamique et dans la réalité anthropologique

Fethi Benslama

► To cite this version:

Fethi Benslama. Le père dans la religion islamique et dans la réalité anthropologique. “ Il padre oggi ”, Istituto Psicoanalitico per la Ricerca Sociale and by I.R.E.P., Oct 2019, Rome Sapienza Università di Roma, France. <hal-04132243>

HAL Id: hal-04132243

<https://hal.science/hal-04132243v1>

Submitted on 18 Jun 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Le père dans la religion islamique et dans la réalité anthropologique

Intervention au colloque « Il padre oggi »
Rome, Sapienza, 26-27 octobre 2019

Fethi Benslama

1. *Le père dans le dogme et dans la spiritualité en islam*

La figure du père n'entre pas dans les constructions dogmatiques de l'islam. Dès l'origine, *Le Coran* prend un soin particulier à éloigner la référence à Dieu de la représentation de la paternité, même à titre métaphorique. Les proclamations de l'unicité de Dieu bannissent radicalement toute notion de génération ou d'engendrement divin. Dans la sourate dite du *Culte pur*, la nature divine est proclamée en ces termes :

« *Dis : Lui Dieu l'Un. Dieu de la plénitude. N'engendre pas. N'est pas engendré. Nul n'est égal à Lui¹.* »

Les commentateurs présentent ce passage comme une réfutation du Dieu-Père du christianisme. Le mot « plénitude » vise à excepter Dieu de l'ordre du sexe et de la génération contrairement à la nature ouverte de l'homme, ouverte parce que sexuée, puisque le sexe en langue arabe (*farj*) désigne le trou, le défaut, l'incomplétude.

Aussi, on peut dire qu'il y a un interdit explicite dans l'islam à penser l'humanité de Dieu et à le représenter comme père idéal. L'expression « Dieu le père » équivaldrait à un blasphème.

Le Coran exclut également le fondateur de l'islam du statut de père : « *Mahomet n'est le père d'aucun homme parmi vous².* » Le prophète est placé d'emblée en position de fils et d'orphelin, puisque l'une des toutes premières apostrophes que Dieu lui a adressées est celle par laquelle il l'appelle : *l'Orphelin*. Cela signifie que Dieu réfère d'emblée Mahomet au père mort. Pour les musulmans, le prophète n'est ni paternel ni patriarche. La paternité ne sera jamais comme dans le judaïsme au centre de l'alliance avec Yahvé, en tant que Dieu des Pères. Le monothéisme islamique n'adhère pas au paternalisme judéo-chrétien.

De façon générale, il n'existe pas en islam de sacralisation du père, ni lors de la fondation de la nouvelle religion, ni dans l'histoire de sa transmission. Bien plus, le père est l'objet d'une distanciation, d'une critique insistante dont témoigne le texte coranique même. D'abord, on ne rencontre que quelques rares occurrences (sept fois)

¹ *Coran*, CXII, 1-4.

² *Coran*, XXXIII, 40.

où *Le Coran* évoque favorablement ce qu'il appelle « les pères premiers³ ». Plusieurs commentateurs ont noté que *Le Coran* et la parole du prophète (*Hadîth*) n'usent jamais du terme « père » au singulier, mais toujours au pluriel, comme s'il n'y avait pas **LE PERE** en tant qu'essence. Comme « pères premiers », il s'agit principalement d'Abraham, secondairement d'Ismaël, d'Isaac et de Jacob dont l'évocation en tant que « pères » est mise dans la bouche d'un personnage du récit biblique, plutôt qu'à travers une nomination directe par le Coran.

Notons que dans la très grande majorité des cas, le pluriel « pères » renvoie à des faits, des figures ou des jugements négatifs : les pères sont dans l'erreur, dans la déraison, ils succombent à la tentation, ils sont idolâtres et oublieux de Dieu. Ils sont interpellés, dénoncés, appelés à croire au Dieu unique et quelques fois pardonnés pour leurs fautes.

Abraham qui est la figure principale *des pères premiers* en islam, est présenté comme l'exemple même de la fondation du monothéisme à partir de la désobéissance au père, puisque Abraham refusera le culte polythéiste de son père Terah et le quittera pour accomplir une migration géographique et spirituelle vers le Dieu *Un*. Cette migration revêt le sens d'une libération de la loi du père, de son clan et de sa coutume pour aller vers la loi du Dieu unique ; de sorte que l'esprit du monothéisme pour l'islam ressortit à un exil à travers lequel le fils rencontre le Dieu Un, hors père.

Pourtant, même Abraham, dont le renoncement au sacrifice du fils est commémoré tous les ans par les Musulmans, n'est pas exempt des errements attachés à la figure du père. Car le texte coranique présente une version de la tentation d'Abraham de sacrifier l'un de ses fils (sans déterminer si c'est Isaac ou Ismaël) qui diffère de celle du judaïsme et du christianisme, et s'inscrit dans l'optique que je viens de retracer : Abraham en tant que père était dans l'erreur quant à son fils, tout prêt à commettre un infanticide.

En effet, dans la version coranique, Abraham rêve qu'il sacrifie son fils et c'est sous l'effet de son rêve qu'Abraham s'apprêtait à l'immoler, lorsque Dieu arrêta son acte in extremis : « *Nous lui criâmes : « Ô Abraham ! tu as cru en ton rêve !* », selon *Le Coran*⁴.

Dans le cri de Dieu arrêtant l'infanticide s'entend une réprobation qui vise le fait qu'Abraham a adhéré aux images de son rêve. S'appuyant sur cette interpellation, Ibn Arabî, l'une des plus grandes figures spirituelles du soufisme (13^{ème} siècle), a proposé une théorie très élaborée de l'interprétation du rêve et du sacrifice, qui nous donne la possibilité de penser d'une manière décisive les ressorts spirituels de la question du père dans la version islamique du monothéisme. Cet auteur relève en effet, que la réprobation de Dieu ne peut avoir d'autre signification qu'au regard du défaut d'interprétation de son rêve par Abraham. C'est parce que le père commet l'erreur de ne pas interpréter son rêve, qu'il en vient à vouloir tuer son fils, et que Dieu intercède pour lui substituer le bélier⁵. *Le désir sacrificiel du fils correspond donc à une interprétation manquante du père.*

³ *Al-abâ' al-'awwalîn*

⁴ *Coran*, XXXVII, 101-112.

⁵ Ibn Arabî, *La sagesse des prophètes*, trad. T. Burckhardt, Albin Michel, 1974, pp. 67-73.

Quelle est l'interprétation manquante ? Selon Ibn Arabî, si Abraham avait médité son rêve, il aurait compris que c'est lui-même qu'il devait sacrifier, car il était psychiquement en fusion avec son fils. Il devait se séparer de lui pour advenir comme père dans l'existence et non comme essence. L'interprétation du rêve aurait permis de limiter la toute-puissance imaginaire du père, toute puissance qui rejoint l'animal à l'origine de l'humanité. En substituant le bélier à l'enfant, Dieu a signifié à Abraham que c'est le père animal en lui qui devait être sacrifié et non le fils. On constate ici qu'Ibn Arabî, auteur du 13^{ème} siècle, a proposé une théorie très proche de l'interprétation freudienne de l'animal du sacrifice, que J. Lacan avait reprise en soulignant que le bélier est une figure du père de la jouissance absolue⁶.

Ainsi, non seulement le Dieu de l'islam ne se confond nullement avec la figure du père, mais apparaît plus radicalement comme un Dieu critique du père, rattrapant le défaut d'interprétation de son désir infanticide. Bref, Allah qui n'est pas humain, remplit une fonction symbolique défailante chez le père humain-inhumain à l'égard de son fils.

Il est clair que la dernière religion monothéiste, née au 6^{ème} siècle, se présente d'emblée comme une objection à la théologie de la paternité divine, en installant un désert généalogique entre l'Homme et Dieu. Les conséquences sont multiples et à plusieurs niveaux. Sur le plan du développement historique d'abord, on se rappelle la thèse de Hegel qui attribue le succès rapide de l'islam à un degré élevé de « l'abstraction de son principe » et à « la plus haute intuition de l'Un » dans sa conscience⁷. Christian Jambet a montré comment ce contenu de la foi amènera l'éclosion d'une ontologie qui établit une équation entre *Dieu* et *Être*, entre l'*Un* et l'*identité du réel*⁸.

Dans sa traduction du *Coran*, Jacques Berque a rapproché le passage du *Culte pur* cité plus haut, de l'une des premières définitions du Dieu *Un*, dans le *Poème* de Parménide. La traduction du fragment 8 montre en effet, une proximité troublante avec le verset en question :

« [...] qu'étant inengendré, il est aussi impérissable, entier, unique, inébranlable et sans terme.

Ni il était une fois, ni il sera, puisqu'il est maintenant, tout entier ensemble, un continu. »⁹

Le commentaire de Marcel Conche indique en quoi la complétude de ce dieu *Un* « inengendré » établit l'idée d'un dieu radicalement différent de tout étant, un dieu qui est « être », auquel on ne peut ni retrancher ni ajouter. Le Dieu de l'islam serait donc parménidien.

Comment expliquer cette position anti-paternaliste du Dieu de l'islam. Les recherches que j'ai menées à ce sujet, montrent que le fondateur de l'islam hérite d'une situation généalogique exposée dans *La Genèse* où il apparaît que la filiation d'Abraham par Ismaël est le fruit d'une fécondation naturelle d'Agar, alors que pour

⁶ J. Lacan, Séminaire XI, inédit, séance du 20 novembre 1963.

⁷ G.W.F. Hegel, *La raison dans l'histoire* (1830), 10/18, 1965, p. 293.

⁸ Christian Jambet, *L'acte d'être*, Paris, Fayard, 2003.

⁹ Parménide, *Le Poème : Fragments*, trad. M. Conche, PUF, 1996, p. 127.

Isaac, Dieu dût intervenir dans la procréation, puisque Sarah avait plus de soixante-dix ans. C'est cette même opération qui va se répéter avec Marie pour engendrer Jésus. Le père réel pour l'islam est donc Abraham, tandis que le Dieu créateur reste éloigné de la procréation. Dans le judaïsme et le christianisme, Dieu est à la fois créateur et procréateur, puisque Abraham comme Joseph sont des pères symboliques. Ce positionnement généalogique du mythe du père dans le monothéisme explique, à mon sens, que le Dieu de l'islam n'est pas un père. Curieusement, les études comparées du monothéisme n'ont jamais relevé cet aspect essentiel.

L'autre fait majeur du récit biblique est qu'Abraham renvoie son fils Ismaël et sa mère dans le désert, les exposant à la mort, n'étant l'intervention divine pour les sauver. La figure du père est donc marquée à l'intérieur de l'islam par la question de l'abandon du fils avec la mère, qui redouble la tentation sacrificielle du fils, quand bien même, le texte coranique met en scène une réconciliation entre Ismaël et son père lors de la reconstruction du temple de la Mecque, selon Le Coran. Il me semble, néanmoins, que les troubles de la paternité abrahamique a conduit le fondateur de l'islam à renoncer à l'idéalisation du père, pour dégager d'emblée la conception d'un Dieu qui est *Être*, source d'une fonction symbolique séparée et séparatrice du père et du fils. Autrement dit une fonction langagière.

2. *Conséquences sur le plan individuel*

L'interdit d'assimiler Dieu au père ou de le rapprocher d'une figure paternelle en islam a des conséquences sur le plan individuel. Il conduit à une antinomie subjective pour le musulman. En effet, comme pour tout enfant, le sujet musulman idéalise son père et projette cette idéalisation sur la représentation de Dieu. De plus, dans l'organisation sociale et juridique le système patriarcal, quasi général dans le monde musulman, va dans le même sens, en conférant au père une position d'autorité absolu dans la communauté familiale au point de parler du père comme « le dieu de la maison » (Rab ad-dâr). On se trouve donc devant une contradiction entre le commandement de la religion d'une part qui enjoint de ne pas se représenter Dieu comme un père, et d'autre part la réalité psychique de l'enfant et la normativité anthropologique qui place le père au sommet de tout édifice.

Cette contradiction soumet le sujet musulman à une tension que je qualifierai d'antipsychique dans la mesure où elle attaque le père imaginaire et contrarie sa fonction. On pourrait formuler ce commandement ainsi : « Tu ne prendras pas Dieu pour ton père ». *Je pense qu'un tel commandement aggrave l'angoisse surmoïque vis-à-vis de Dieu*, dans la mesure où la fonction du père imaginaire est précisément d'atténuer cette angoisse, en tant qu'il représente un donateur d'amour et un réparateur même lorsqu'il punit. C'est un fait qu'Allah dans la tradition dogmatique de l'islam n'est pas un Dieu d'amour, sauf dans le soufisme qui est un renversement spirituel de la religion dogmatique au sein de l'islam.

Cependant, l'islam n'est pas la seule religion à produire de telles « contrariétés » psychiques, le commandement chrétien « tu aimeras ton prochain comme toi-même », devant lequel Freud s'est arrêté, appartient à ces prescriptions qui vont à l'encontre du penchant humain, qui a pour but la canalisation surmoïque de la libido dans une direction ou une autre. En l'occurrence, dans le cas de l'islam, il

s'agit d'une réduction dogmatique draconienne de la figure de Dieu comme père imaginaire. Cette réduction est en cause dans les formes récurrentes du malaise de la civilisation islamique, comme celle que nous vivons actuellement. C'est la raison pour laquelle prolifèrent aujourd'hui les prédicateurs qui convoquent un Dieu de l'islam terrible et cruel, appelant au châtement et au sacrifice, auquel cèdent certaines personnalités tourmentées. Ces prédicateurs haïssent le soufisme, prônent sa destruction et n'hésite pas à brûler ses livres, comme ceux d'Ibn Arabî.

3. Freud et le père en islam

Freud a eu une intuition remarquable que l'islam présente dans ses énoncés sur le père quant à Dieu, une différence importante avec le judaïsme et surtout avec le christianisme¹⁰. En ce sens que ce qu'il a su de l'islam à son époque, venait contredire sa thèse qui consiste à penser la *Sehnsucht du père*¹¹ à la racine de la création des dieux et des formations religieuses. Il tente alors de dépasser l'objection par une solution qui introduit, à mon sens, une contradiction plus grave encore dans la théorie.

Précisément, c'est dans le sous-chapitre relatif aux difficultés de *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*¹² que Freud en vient à aborder le cas de l'islam au regard de ses élaborations concernant la religion monothéiste. C'est l'une des rares fois où Freud parle de l'islam, rareté d'autant plus précieuse qu'elle touche la problématique du père dans la culture. Tout en s'excusant de ses connaissances limitées à propos de l'islam, il propose une formulation que je résumerai en deux points : 1) les Arabes auraient récupéré le Père-primitif (*Urvater*), ce qui leur a permis des succès temporels, 2) mais dans la mesure où l'islam ne reconnaît pas *le meurtre du père*, le développement interne de cette religion a été freiné.

La contradiction grave dans laquelle s'engage la proposition de Freud est la suivante : comment penser la constitution d'une civilisation qui serait fondée sur la récupération du Père-primitif, figure antagonique par définition des exigences de la loi et de la limitation des pulsions qu'impose la culture ? Bien entendu, nous savons qu'il n'y a pas plus de meurtre du père dans le judaïsme et dans le christianisme que dans l'islam, et que le dit « meurtre » est une construction à la faveur de laquelle Freud transpose au plan de la culture ce qu'il a trouvé dans la réalité psychique des névrosés. La fiction proposée dans *Totem et Tabou* avait déjà mis en œuvre cette transposition. Elle repose sur un principe sous-jacent à la théorie anthropologique freudienne, *celui de la concordance entre les organisateurs de la réalité psychique individuelle et le fondement de la culture*. On peut dire

¹⁰ Si la paternité de Dieu est explicitement au cœur du christianisme, elle est aussi très présente dans *La Bible* et dans la littérature religieuse juive. Comme le souligne Jean Carmignac (Recherche sur le « notre père », Paris, Éditions Letouzy & Ané, 1969), dans les prières judaïques du Mishnah et du Talmud, YHWH est présenté comme un Père tant du peuple d'Israël que de chaque individu en particulier.

¹¹ Traduite par « désirance pour le père », S. Freud, *Totem et Tabou* (1912-13), O.C. XI, p. 367. Mais dans d'autres traductions par « nostalgie du père »

¹² S. Freud, *L'homme Moïse et la religion monothéiste* (1939), trad. C. Heim, Paris, Gallimard, 1986, p. 186.

que le principe de concordance est en psychanalyse l'axiome de la solidarité entre psyché et culture à travers l'humanité dans l'espace et dans le temps.

Dès lors, le cas de l'islam, tel qu'il est présenté dans l'hypothèse de Freud, **constitue une rupture de cette concordance** dans la mesure où nous sommes en présence d'une institution religieuse de la civilisation qui ne correspond pas à sa formation à partir de la nostalgie ou de la désirance du père (*Sehnsucht*). A moins de placer l'islam hors le champ de la civilisation et avec lui un grand nombre d'autres systèmes anthropologiques dans lesquels il n'existe pas de corrélation entre le père et dieu, il faut se poser à nouveaux frais la question de la concordance entre psyché et culture.

4. *Le père et la question de la concordance entre psyché et culture*

Cette approche du cas de l'islam, nous amène me semble-t-il à relativiser l'hypothèse de Freud concernant la concordance entre psyché et culture au regard du père et des formations religieuses. Bien plus, je pense d'une manière générale que la question du père aujourd'hui ne peut être abordée correctement, sans cette relativisation de l'hypothèse freudienne de la concordance.

Il faut ici en venir à un élément central dans cette relativisation nécessaire, qui concerne la déconstruction de la radicalisation du père dans le montage dogmatique chrétien. En effet, à partir de la fécondation divine de Marie pour Jésus, qui répète celle de Sarah pour Isaac, c'est Saint-Paul qui théorise cette radicalisation avec le syntagme « Dieu-le-Père », notamment dans *L'Épître aux Galates*, lorsqu'il distingue entre le fils de la chair et le fils de l'esprit, ce dernier désignant Isaac prototype de Jésus, antagoniste d'Ismaël fils de la chair. Au nom du Dieu-Le-père, le fils de l'esprit est béni et considéré comme supérieur au second, lequel est placé dans une servitude éternelle du fait de sa constitution maternelle charnelle par Agar.

Il y a donc avec le christianisme une intensification et une extension de la notion de « Père » inégalée au sein du monothéisme et dans l'ordre normatif laïcisé jusqu'au 20^{ème} siècle. Je rappelle ce passage des *Évangiles* (Jean 14-10), qui fait dire au Christ ceci :

« Ne crois-tu pas que je suis dans le père et que le père est dans moi »

Le père est dedans et dehors. Il est le contenant et le contenu : une catégorie inclusive totale de l'identité. C'est ce qui fait du christianisme un « *holopaternalisme* » de Dieu, jusqu'à l'incarnation. Le père n'est plus ici une métaphore, il se fait corps par le fils, il l'habite, le possède et l'abandonne à la mort atroce sur la croix. Cette démesure du père est une spécificité du christianisme, de son ordre religieux, de sa spiritualité, de son institution, ce qui va beaucoup plus loin que le patriarcat qui est une forme d'organisation sociale et juridique fondée sur l'autorité des hommes, où le père est le maître de la maison et de la communauté familiale.

Lorsque Freud tente de penser la psychanalyse comme psychologie individuelle et collective à la fois, il succombe à l'holopaternalisme chrétien. Le père

est dès lors érigé en verrou de la concordance entre le psychique et le social. Ainsi que cela a été relevé, le scénario du meurtre du père et de son ingestion est analogique du rite de la communion chrétienne. C'est avec le père que se manifeste le plus radicalement *le christianocentrisme* de Freud. Il en résulte que l'holopaternalisme chrétien devient la vérité universelle de jointement du psychique et du social en psychanalyse, thèse exorbitante qui ne correspond pas à tant d'autres variantes anthropologiques de l'humanité. Beaucoup d'entre elles, en effet, se passent totalement du verrou du père à l'origine de la communauté humaine. Il existe bien d'autres figures de la jouissance excessive que celle du père supposé de la horde, telle que celle du maître ou du souverain cruel, celle du double, la gémellité imaginaire comme figure de l'omnipotence originare en est une encore.

Les travaux en psychanalyse depuis plus d'un siècle ont fait preuve d'une surabondance de recours au paternel qui n'a rien à envier à l'holopaternalisme chrétien : père de la horde, père de la préhistoire personnelle, père de la réalité, père de la loi, père symbolique, père imaginaire, père réel, et pour finir « Nom-du-père » avec ses multiples déclinaisons qui retrouvent l'énoncé majeur du culte chrétien laïcisé, et parfois à peine.

N'est-il pas temps pour nous, psychanalystes, d'en rabattre sur la démesure du père et de laisser place à l'étude d'autres agencements qui font intervenir d'autres types de correspondances psychiques-sociales que celles du père. L'humanité se construit culturellement et spirituellement de diverses manières, qui ne relèvent pas nécessairement de l'holopaternalisme. Du reste, n'assistons-nous pas dans l'espace occidental où avait régné naguère l'extrémisme chrétien du père, au ravalement de sa prétention à régir d'un seul tenant le psychique, le social et le politique ? A bien des égards, l'émancipation des femmes et l'acquisition de nouveaux droits qui bouleversent les structures traditionnelles de la parentalité impliquent une nouvelle donne qui n'est pas gouverné par le père, ni non plus par le patriarcat. D'une manière générale, la thèse d'une concordance entre la psyché et la culture doit être relativisée, d'autant que lors de grands changements dans le monde, le sujet individuel est le plus souvent très en retard par rapport aux transformations engagées dans la culture, ce qui ne manque pas de faire apparaître des discordances, sources d'angoisse, de conflits, voire de guerres.

Il y a un moment où Freud relativise son holopaternalisme. On se souvient que dans *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, il propose l'hypothèse selon laquelle l'une des sources de la liberté dont témoigne l'œuvre de Léonard, au regard de son époque, réside dans le fait qu'il ait « *appris à renoncer au père* » dès l'enfance, et n'eut plus besoin tout au long de sa vie de s'appuyer sur la transfiguration du père en Dieu, pour mener ses recherches audacieuses jusqu'à s'éloigner « de la conception chrétienne de l'univers ». Freud ne transforme pas pour autant Léonard en un personnage sans foi, puisqu'il souligne combien il « ne manque pas d'exprimer son admiration pour le Créateur, cause première de tous ces mystères merveilleux (...) »¹³. Il indique cependant, que *le renoncement au père* a ouvert un espace de « jeux » et « d'écarts » pour son imagination (les mots sont de Freud) qui amène l'esprit à faire de la nature le lieu de sa propre recherche. Nous savons aussi que chez Lacan, l'idée de se passer du Nom-du-père a pris place dans sa théorisation. Il est vrai que se passer du Nom-du-père n'est pas faire l'économie du père. Mais notons que la théorie

¹³ Op. Cit. p. 127.

du Nom-du-père est une formulation à résonance chrétienne et va, en tant que telle, au-delà du père.

Certes, tous les hommes n'ont pas le génie de Léonard, mais les voies culturelles et spirituelles ne passent pas toutes nécessairement par le père. Si la genèse du sujet, en tant que sujet individuel, suppose la métaphore au-delà de l'Autre maternel, le métaphorique n'est pas d'essence paternelle. Observons que toutes les avancées depuis la renaissance européenne qui ont marqué la civilisation en termes de dignité et de droit humain, ne se sont pas faites au nom du père, ni au nom de dieu, même si certains ordres symboliques leur doivent leur longévité et leur robustesse. Il y a un enjeu vital pour la psychanalyse à ne pas continuer à adhérer à la boucle dogmatique de la concordance entre le psychique et le culturel avec le verrou du holopaternalisme.